

Hubert Lucot

Le Centre de la France

*roman*



# Le Centre de la France



DU MÊME AUTEUR

*Autobiogre d'A.M. 75*, Hachette/P.O.L, 1980.

*Phanées les Nuées*, Hachette/P.O.L, 1981.

*Langst*, P.O.L, 1984.

*Simulation*, Imprimerie nationale, 1990.

*Sur le motif*, P.O.L, 1995.

*Les Voleurs d'orgasmes*, roman d'aventures policières, sexuelles, boursières et technologiques, P.O.L, 1998.

*Probablement*, P.O.L, 1999.

*Frasques*, P.O.L, 2001.

*Opérations*, P.O.L, 2003.

*Opérateur le néant*, P.O.L, 2005.

*Les autres œuvres d'Hubert Lucot  
sont répertoriées en fin de volume*

Hubert Lucot

# Le Centre de la France

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2006  
ISBN : 2-84682-126-7

[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

**TOME I**

**LA PÉNÉTRATION**

# I

## L'ABBAYE, PÉNÉTRATION





14 juillet 1989, Grayan-l'Océan, 7 h 22

En cet instant, quelle chose me donne l'émotion la plus forte? Une route en suspens? « Il arrivait qu'un chemin perpendiculaire à la départementale s'interrompe soudain : l'eau de la rivière était là, à même le sable du sentier. »

Une émotion constante provient de l'étoile discrète : des branches incomplètement jointes à un noyau central indiquent une direction qui n'aboutit pas ; sur fond de nuit ou d'extrême lumière je pourrais contempler la descente saccadée de vers libres. Dans ces systèmes d'attache dont j'ai le fantasme, la liaison n'est due à aucune cheville mais aux corps eux-mêmes : deux personnes qui entretiennent une union secrète présentent à l'observateur, lui-même caché, une nudité vêtue de feuillages fraîchement coupés : verts.

*Verts* serait le mot que je cherche depuis un an pour conclure un livre dont je désire atteindre le fond : un bosquet recèle une tombe ou, sous une plaque de fonte inscrite dans l'herbe rase, la cache d'un vampire, voire d'un trésor. C'est *bois vert* qui convient, j'avais essayé stérile (les arbres ne sont d'un verger) et vénéneux (la mort rôde).

La lumière très sombre d'Île-de-France au début de l'automne 1953 préfigurait l'hiver. Vinrent déjeuner Marc et Agnès Noirot, son épouse, dans la maisonnette vieillotte louée par ma tante Lucienne Boucot dans une rue secondaire de Jardilly – sans vaches, sans chevaux, mais des écuries séparent la petite ville de la grand-route qui borde le parc ouvrant à la forêt. Nous descendons d'une voiture basse et étroite pour humanité réduite (4 CV), je vois Agnès marcher en manteau d'hiver vers l'immense église abbatiale de Croisy-la-Forêt au tympan évidé montrant quelques cimes des arbres qui croissent dans la nef. La puissance de ses fesses dans sa jupe couverte par le manteau à couleur de forêt s'orne d'une réflexion sur Vinteuil pouvant concevoir contre cette pierre le Septuor de César Franck, je veux dire que probablement Agnès me sentit, nouveau, marcher dans son dos sur les feuilles mortes non pas : détachées fraîches par la pluie sous la pluie qui cessait dans le même temps que s'arrêtent les essuie-glaces caoutchouteux de son mari Marc – lequel désire *surprendre* notre conversation, s'y mêler ?

Je veux dire que ma mémoire réinvente ces détails mais que l'espace ABBATIAL existe, feuilleté en bas – en l'épaisseur mouillée d'une aire herbeuse –, dressant en haut l'aplat vertical qui dissimule à peine les troncs de très grands arbres intérieurs ; que *surprendre* affecte d'un autre éros cette avancée rapide de l'esprit bien plus que de pas se rapprochant, parce que la jeune femme, mère féconde depuis une décennie, marche devant, entend le tout jeune homme (moi, Hugues Boucot, 18 ans) marcher dans son dos sur la végétation mouillée.

Longtemps après, je perçus que probablement – dans leur appartement parisien qu'ils regagnèrent après que nous eûmes

goûté dans le petit salon jaune associant thé et abbaye sous la porte fortifiée de la cité monacale disparue à la Révolution – Marc pénétra sa compagne au début de la nuit avec une ardeur qu'inspirait son image s'éloignant pleinement féminine dans le pare-brise judas.

## DES FIANÇAILLES

Agnès et moi reprîmes la coutume, née dans ma prime adolescence, de joindre aux livres qu'à nouveau nous nous prêtres – Lenclos, Maintenon, la Palatine – des commentaires, aux allusions de plus en plus lascives dans les guirlandes épistolaires d'Agnès, alors que mon érotisme se durcissait en d'autoritaires affirmations esthétiques. Ces envois empruntaient la voiture de Marc, qui disait tout ignorer de nos écritures, dont seul le sens caché lui importait, les voulait naïves, Agnès enfant, moi féminin, mais déclarait leur urgence. Sa minuscule voiture descendait la rue de la Faisanderie, où vivait la famille Noirot, riche de deux enfants, et tournait à droite dans la longue rue de Longchamp, remontée jusqu'à la hauteur du Trocadéro; au coin de cette rue et de l'avenue Raymond-Poincaré vit la famille Boucot : Roger; Cécile; Hugues, leur fils aîné, moi; Odile, 10 ans; Thierry, 7 ans; la mère de Cécile, Mamie, 64 ans, comtesse Alix d'Herbignies du Ligny, son nom de jeune fille repris après son divorce de 1914. Marc unissait ainsi deux appartements clairs et, fantasmagoriquement, le Bois de Boulogne, voisin de la Faisanderie, à la forêt de pins de Grayan où naguère les Noirot séjournèrent une petite quinzaine dans un chalet dont l'immense balconnade m'enchantait.

Frère de sable de Roger Boucot, mon père, Marc faisait d'Agnès ma grande sœur, ma jeune tante, pour ne pas dire ma mère. Il me laissait entrevoir la femme en la regardant. Il la regardait, mi-bête mi-malin, commenter mes propos : je vantais la Force, non pas Abandon, de Phèdre, de la Senseverina...

Force en toute liberté car mon Désir de Sa Liberté, le sentiment de la mienne et la couverture littéraire de nos relations amicales annulaient Marc, auquel je ne tenais que des paroles d'usage, évitant ses questionnements filandreux – par exemple, sur mes flirts, sur mes goûts féminins : les blondes ? les maigres ? Toujours Marc feignit de subir la supériorité culturelle de celle sur laquelle il exerçait une domination mentale (l'époque disait « cérébrale », mot qu'Agnès appliqua à Marc des années plus tard), il la laissait statuer sur Proust en ricanant, fier d'elle et mon complice, puisqu'il relevait dans les affirmations de celle qu'il adorait les mêmes erreurs que moi, semblait-il me dire.

Des grandes reproductions de chefs-d'œuvre utilisées comme cartes postales qu'Agnès m'envoya je me rappelle uniquement *La Grande Jatte* de Seurat – et nullement le texte à la belle écriture bleue –, elles avaient le raffinement que découvriraient mes 18 ans, car ceux-ci s'opposaient à la période noire que fut l'hypokhâgne du lycée Louis-le-Grand, conclue par une errance rimbaldienne dans l'été 1953, avec M.H., sur les routes et dans les bistrots du Nord, jusqu'à Amsterdam.

Moins contraignante, et donc moins efficace, la khâgne à Condorcet signait mon échec scolaire – auquel correspondait l'échec de mes essais poétiques –, la lecture me distrait de ma dérélition. J'absorbais avec passion une qualité rare – présente dans la précieuse surface de Piero, de Vermeer –, la correspondance avec ma cousine occupait une partie de mon énergie, je

devais remettre des devoirs, je courais sur mon vélo à sacoches vers les librairies et sur les quais ornés de bouquinistes ; ma réception au 4<sup>e</sup> étage du 93, rue de la Faisanderie – bel immeuble de 1930, époque heureuse – et les toilettes d'une femme avertie (dans le style « sport » mais peut-être percevais-je la délicatesse de sa lingerie enfouie) soulignaient *divertissement* et *qualité*. Si, aujourd'hui, je confronte celle-ci à l'art de Vermeer, de Nerval..., que le sort m'INTERDISAIT (je n'étais ni un artiste ni un critique rétribué), je comprends mieux en quoi je ne me proposais pas de séduire l'épouse de mon « oncle » : elle possédait une expérience de *la vie* et des *choses de l'amour* qu'elle pouvait me transmettre, mais j'étais inapte à les prendre, je ne savais me représenter ce qu'elle semblait me proposer : une passion platonique-masochiste ? un aveu qui m'aurait désigné à Marc et à mes parents avant même que « la chose avouée » m'ait donné l'extase ? J'aurais communiqué avec elle dans la frustration. Me recevant – moins de dix fois d'octobre 1953 à Noël ? –, elle montrait une clandestinité que je ne savais interpréter. Le port de mon corps n'était pas le même quand je lisais sa lettre passionnée et quand je m'asseyais dans un fauteuil sensuel de son salon face à elle charnelle poursuivant son programme : « J'ai des choses importantes à te dire. » Sous nous courait une nappe : la littérature ; corrigeant les excès de ma cousine, je me faisais l'effet du prof de lycée que jamais je ne serais ; sous nous courait mon échec, ainsi que le sien ; dans « les choses importantes à dire » figurait le projet d'un livre, *Les Quatre Saisons*, dont elle écrivit peut-être des bribes, aurait-ce été un roman autobiographique ?

Je devais trancher dans le vif en appuyant quelque baiser familial, mais la crainte d'être démasqué accroissait ma timi-

dité : je parlais, via Racine, Chateaubriand ou Swann, des passions comme si j'étais leur habitué, mon mensonge éclaterait à l'évidence, alors que je prenais au sérieux ceux de la jeune femme, qui, après s'être abandonnée chastement, « rabattait mon caquet » : « Ne t'imagines pas que... », « Toi, un Don Juan ? ». Son art de renverser ce qui semblait acquis me ravalait à la condition de l'ingénu qui, se croyant contraint de montrer son expérience, donne des preuves grossières de son ignorance. Celle-ci peinait ma cousine me laissant entendre « Je t'apprendrai ». C'est de sa ferme déclaration ultérieure : « Je ne suis pas une initiatrice », que j'ai un *souvenir direct*.

Agnès boit dans le verre du jeune homme, qui voit là une camaraderie complice. L'interrogation de Marc, à fond de reproche, « Tu bois dans le verre d'Hugues ? », montre qu'Agnès debout, verre contre le haut de son torse un peu au-dessus de ses seins, accomplit un acte sexué. Ma jeunesse ne l'a pas saisi tel. La figure jambes (cuisses) – torse – bouche incarne la beauté désirable, mais je ne déshabillais pas des yeux la femme que je n'osais rêver dans mes bras.

Cette anecdote me revint parfois, mise à nu par mon expérience ultérieure, le verre *du jeune homme* acquit la charge mâle qu'Agnès avait détectée et appuyait. Lui répondant, *avec le temps*, et tout aussi muet (Marc présent), j'appuyais mon regard vers l'intimité de la jeune femme, dont je savais découvrir les cuisses rayées de jarretelles sous la robe, les seins dans le pull-over duveteux, et que la bouche rouge offrait une chair humide.

Un autre *souvenir appuyé* demeure en moi dans sa version dernière, contenant un trait essentiel qui probablement ne fut. Après un déjeuner en compagnie de Marc, Agnès et moi déci-

dons une sortie exceptionnelle : aller au cinéma tous les deux. Était-ce le jour de « *Les Orgueilleux*, christianisme de merde » ? Agnès me lance : « Séance à 15 heures, il faut partir tout de suite, mais je dois mettre une culotte. » Très certainement, elle n'a pas dit ces cinq derniers mots, mais peut-être : « Je dois faire un petit pipi. » Ai-je entendu : « Pendant le déjeuner, j'étais près de toi sans ma culotte » ? entendu cela bien après, quand il nous fut interdit de nous voir et revoir ?

En cette fin de 1953, Marc encourage notre communauté spirituelle, la fugue de nos deux voix qu'il dit comprendre, heureux qu'un futur normalien reconnaisse la muse du département sous le Bois comme si nous étions amants ; fiancés convenait mieux, de nos jours les fiancés ne font-ils pas l'amour, de sorte qu'un rentier sexagénaire présente comme telle la barmaid au salaire précaire. Probablement, l'idylle berçait en Marc l'instinct de menace que (depuis toujours ?) il entretenait en lui... ainsi que le goût du surgissement à l'improviste. Un après-midi de fiançailles, j'avais emmené Agnès au cinéma Ternes – la petite voiture de Marc tourna devant la salle Pleyel, comme pour y entrer, nous déposa sur le trottoir même du cinéma de 2<sup>e</sup> exclusivité, pour repartir vers sa planche d'architecte –, nous vîmes *Les Orgueilleux* d'Yves Allégret, écrit par Sartre ; quand à la fin le poivrot malpropre (Gérard Philipe) renonce à sa déchéance et devient un héros (rédemption), je penchai mes lèvres (c'est un « hier ») dans l'oreille de Trèfle sous ses cheveux alléchants pour chuchoter : « Christianisme de merde », elle retira sa tête avec épouvante : « Marc est peut-être dans la salle. »



Une anecdote me fit grincer des dents. Mes parents et moi sommes invités chez l'un des Amis (j'orthographie ainsi les amis de lycée de mon père, les premiers de tous, qui devinrent ceux de Marc, à un degré moindre). Trèfle et Marc m'apparaissent brutalement au fond d'une pièce. Mon émotion est intense.

Quelques jours après, Marc et Trèfle me reçoivent à déjeuner. Dans la cuisine où je l'ai rejointe, Trèfle évoque la réception sur le ton du reproche : « J'ai pleuré en rentrant. Marc m'a consolée. Lui, il m'aime. Tu n'avais aucune émotion. Marc a compris mieux que moi ton insensibilité. »

*Marc à Savigny, dans la forêt de Jardilly*

Marc Noirot est l'homme d'aujourd'hui : celui qui conduit, qui sort l'appareil de photo, mais, familiale, la scène semble placer les personnages dans une ère antérieure à 1953, peut-être parce que Marc est seul : sans Agnès, comme il l'était au début des années trente. Il emmène ses deux cousines vieilles filles, Émilie (Milie), douanière en congé de Pâques, et son aînée Lucienne Boucot, retraitée, dans un vieux village forestier, Savigny, qu'on pourrait croire provençal. Quelque temps après, je verrai ses photos de mes tantes devant une maison abandonnée. Milie perplexe répète à mes parents : « Il a vieilli (47 ans en 1953), satisfait moins bien son épouse... doit lui prouver son amour », puis le nom Hugues est prononcé, « Pourquoi nous a-t-il raconté cela ? »

Marc ne donnera pas suite à son désir de louer une maisonnette dans la forêt où naquirent les Boucot. Il a émis un message caché, que les tantes comprendront seulement quand ma

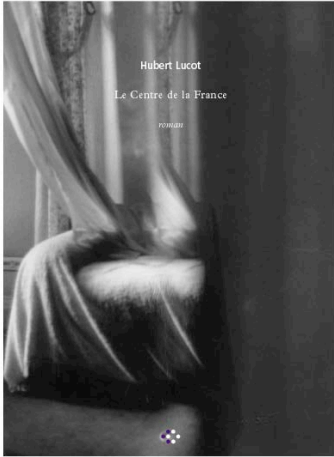
mère leur aura affirmé la gravité de l'affaire. Du mot tranquille de la vieille fille Milie : « Mais s'il (Hugues, moi) a envie de coucher avec Agnès... », j'apprécierai la douceur érotique car coucher impliquait dormir, de tous ses sens, dans la vieille maison, et le nom Agnès était prononcé avec amitié. Par la suite, la photo des deux tantes posant avec naturel dans le bonheur de poser constituait un monument historique (« Par une belle journée, l'homme Marc nous a emmenées à Savigny-la-Forêt ») totalement libéré de la crapuleuse Affaire – sauf pour moi, qui avais *arrêté*, dans sa fraîcheur, un moment de Marc, de sa pensée douloureusement et plaisamment active, mais aussi un moment d'Agnès juvénile fiancée à moi dans une éternisation provisoire de ce stade étrange. Conjurant une infortune virtuelle en exerçant son art du langage allusif devant des vieilles filles incapables de dire plus de trois banalités sur les *choses de l'amour*, Marc se représentait les besoins organiques et donc l'organisme entier de la belle dont tous, y compris Marc et même Agnès s'en plaignant orgueilleusement, affirmaient qu'il *l'idolâtrait* ; il se représentait la jeunesse gourmande de sa compagne, son vieillissement personnel – dans un temps plus cruel pour lui que pour sa compagne –, une revigoration (de lui-même, du couple, de son environnement) dans la grande famille Boucot, pour donner une réalité provisoire à ses fantasmes et pour vérifier si les tantes, ses chastes et stériles cousines, *pouvaient* imaginer Hugues couvrant de son corps sa jeune femme – car mon nom fut prononcé dans le même souffle que « prouver son amour », je ne sais quel *lien* Marc avait établi –, pouvaient admettre cela, savaient quelque chose, lui reprochaient sa complaisance, l'aideraient à estomper son orgueil et son instinct possessif que, dialoguant avec son

épouse, il condamnait pour aussitôt se disculper. Marc s'imaginait-il qu'en villégiature chez ses tantes à Jardilly le jeune Hugues surviendrait dans une ruelle de Savigny sur sa bicyclette rouge que le couple Roger et Cécile Boucot lui avaient offerte en juillet 1951 pour le remercier de son premier bac et sur laquelle brinquebalaient des sacoches rose groseille contenant tantôt des livres achetés au rabais, tantôt raquette et chaussures de tennis. Quand Marc relia sa trouble interrogation sur sa nature – vieille ou jeune, égoïste ou généreuse, sublime ou grotesque –, dont il fit aussitôt une tactique morbide, à sa vieille appartenance à la Grande Famille Boucot et put DIRE MON NOM dans le temps même où il suggérait les besoins de l' Aimée à laquelle il sacrifiait tout, pour finalement sacrifier sur cet autel de chair qu'il retrouva le soir même à Paris-Faisanderie, il ignorait un détail trivial. Quelques jours avant Croisy, en septembre 1953, alors que je « finissais » dans les bois un joli pantalon de flanelle grise, la 4 CV paternelle nous mène à Savigny en quête d'une maisonnette – ce désir, Marc voulut peu après le réaliser pour lui-même, qui subissait l'influence permanente de son « frère ». Il y a champ vert, fort soleil, je perçois une coulée de mon anus, me gratte, mets au jour deux gros anneaux ayant la consistance de la tagliatelle. De mon épopée rimbaldienne je rapportais un ver solitaire, mais aussi un gonflement de la panse, du visage, ayant absorbé, à en vomir, du gros vin rouge au Havre, de la bière et du genièvre de qualité en Hollande, puis M.H. et moi n'eûmes plus de sous, qui, six mois auparavant, fin décembre 1952, avions associé du rosé de Provence dans un verre au cul et au bord épais au rempart blanc d'Antibes puis aux fontaines en pierre de Saint-Paul-de-Vence. Du voyage nordique je rapportais la conscience clinique d'un mal et je crus avoir échappé à un virage dangereux.

Quand Agnès me regarda, longuement et discrètement, à Croisy, elle percevait celui que j'allais redevenir, narcissique épris d'élégance : je renouvelai ma garde-robe, obtenant des prix de gros par ma vieille cousine Louise Ramet, vendeuse aux Champs-Élysées, et je parcourais le faubourg du Temple, le Marais, le Sentier, montant les petits escaliers des ateliers obscurs qui emplissent de couleurs et d'antracite classique les grandes vitrines claires où ma cousine, une vieille fille, se tenait debout, parfois, entre des mannequins paralysés par leur nudité lisse ; j'abandonnai les balourdes réunions de cellule, je lus beaucoup plus que je ne rimbaldisai et même découvris le travail poétique, qui, je l'ignorais, fut celui de Rimbaud, auquel je prêtais l'hallucination éjaculatoire. Hôte d'une khâgne moins exigeante que Louis-le-Grand et faisant un peu de philosophie désinvolte à la Sorbonne, j'avais renoué avec Paris, mes pas me mèneraient plus naturellement place Victor-Hugo, avenue Bugeaud, rue de la Faisanderie, où, paradoxalement, j'apparaisais comme l'Étudiant alors que j'étudiais une femme et mon désir prudent pour celle qui cherchait à m'arracher des preuves de mon désir. Quand on déménagea le bureau de Louis le flambeur, mon grand-père maternel, la fureur d'Agnès mécaniquement me coince contre une cheminée ; peu avant, peu après, des flux chimiques m'entouraient, m'attiraient. Elle baisse son vaste col rose nuageant son cou, évoque un cadeau : eau de toilette, me donne à goûter sa peau, du côté de sa nuque, pour que je SACHE si la même eau précieuse me conviendrait ; quand elle me raccompagne seule à la porte – Marc à sa table devant trois machines, dont la principale est une calculatrice aux rouages troublants, se comporte comme un père dont l'humanisme répressif offre à la jeune fille la liberté de n'enfreindre aucun

Achévé d'imprimer en janvier 2006  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.  
à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 1935 – N° d'imprimeur : 06XXXX  
Dépôt légal : février 2006

*Imprimé en France*



Hubert Lucot  
**Le Centre de la France**

Cette édition électronique du livre  
*Le Centre de la France* d'Hubert Lucot  
a été réalisée le 21 septembre 2010 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer  
en janvier 2006 (ISBN : 9782846821261)  
Code Sodis : N44349 - ISBN : 9782818004081